

Reportage



Dans sa maison atelier d'Étampes, revêtu de son uniforme de peintre officier de la Marine, Jacques Rohaut pose devant un tableau, tout juste terminé, représentant la bataille navale de la Chesapeake.

AU SERVICE DES ARTS, ET DES ARMÉES

Depuis trois siècles, des artistes discrets rendent compte du vécu militaire, de ses moments de gloire comme de ses tragédies. Ces aquarellistes, sculpteurs, photographes ou graveurs sont rattachés aux trois armes et à la gendarmerie. Rarement militaires, les peintres de l'Armée ont souvent un lien intime et sensible avec nos soldats et perpétuent la mémoire de la France.

Par Jean-Moïse Braitberg (texte) et Serge Sibert pour Le Figaro Magazine (photos)



Le général de brigade Thierry Laval dessine un hélicoptère Tigre au camp militaire de Sissonne, dans les Hauts-de-France.



Thierry Laval, peintre officiel de l'Armée, a réalisé une partie de ses aquarelles lors de ses différentes affectations, comme ici à Djibouti.

One s'attend pas à ce qu'un militaire développe des talents artistiques. J'ai peint des canons César entraînés à tirer. Je n'oublie pas que ces engins sont faits pour tuer. Mais la forme de poésie paradoxale qu'exprime ma peinture donne une dimension supplémentaire au sens de mon engagement en le rendant plus sensible. » À 56 ans, le général de brigade Thierry Laval, désormais gouverneur militaire de Marseille, a servi sur de nombreux théâtres d'opérations. Sa passion, c'est l'aquarelle. Car, confie cet amoureux des déserts qui a longtemps été en poste à Djibouti, « c'est une technique sobre qui cadre bien avec une vie nomade. Ça ne prend pas de place dans le paquetage ».

En ce matin d'avril 2023, sur le plateau de Sissonne, dans l'Aisne, le général, un des deux seuls peintres militaires d'active, profite des manœuvres Orion destinées à tester nos capacités de défense dans le cadre d'une guerre de haute intensité, pour croquer les engagés du 1^{er} régiment d'hélicoptères de combat basé à Phalsbourg. Aussi respectueux qu'intrigués, les jeunes engagés bardés de leurs équipements de combat se plaisent à poser pour ce général qui n'est armé, lui, que de son pinceau, d'une feuille de papier et d'une petite bouteille d'eau pour diluer ses couleurs.

Sous les yeux quelque peu étonnés des jeunes soldats, Thierry Laval, assis à même l'herbe, pose son regard sur les redoutables hélicoptères Tigre et en trace l'esquisse

Ce général n'est armé que de son pinceau, d'une feuille de papier et d'une petite bouteille d'eau pour diluer ses couleurs

sur une feuille A4. Rapidement, le trait fugace s'affine avant que les tons camouflage ne donnent de la chair au croquis. De cette scène, tableau peu banal d'un général dont les galons, en cet instant, comptent moins que le geste du peintre, se dégage une impression d'esprit de corps mêlé de bienveillante humanité qui dit, au-delà de la dureté du métier des armes, que l'engagement est d'abord un mouvement de l'âme. Regards croisés, sourires, complicité entre le peintre et ses modèles : cela fait à la fin de la lumière, de la couleur, de la chaleur.

UNE VISION HUMAINE DE L'ENGAGEMENT MILITAIRE

Thierry Laval est, avec son talent propre, le continuateur d'une lignée de créateurs qui ont confronté leur art aux exigences et aux aléas de la chose militaire en s'employant à concilier réalisme et créativité. On le sait peu, mais la technique du camouflage est née durant la Grande Guerre à l'initiative d'artistes, qui appliquèrent à l'art de la dissimulation les principes de dislocation des formes en vogue dans le cubisme. « [...] Les canons, les autos, les abris camouflés de taches jaunes, orangées ou vertes, qui brisent les lignes réelles, apparaissent de près

“Quand je peins des soldats, je pense à l’ultime vérité de leur mission et à la tragique issue qui peut en résulter”

comme un étrange tableau sorti du cerveau d’un peintre cubiste [...] », écrit en 1917 Pierre Mac Orlan dans *La Baïonnette*.

Il y a mille façons de rendre compte de la réalité militaire. Si les peintres de la Marine sont naturellement portés à étendre leur vision aux perspectives du grand large, les peintres de l’armée de l’air sont davantage sensibles aux prouesses techniques et aux équipements. Quant aux peintres de l’armée de terre, ils s’attachent surtout à rendre compte de la très humaine réalité de l’engagement.

Tel est l’esprit dans lequel travaille Catherine Roch de Hillerin, venue peindre trois légionnaires de la 13^e demi-brigade de la Légion étrangère stationnée sur le plateau du Larzac. Ce régiment à haute valeur historique, que commande le colonel Riou, est auréolé de la gloire de ses anciens dont bon nombre furent faits compagnons de la Libération pour leur héroïque engagement dans les batailles de la Seconde Guerre mondiale.

UN TITRE ATTRIBUÉ PAR LE MINISTRE DE LA DÉFENSE

Ce jour-là, c’est Camerone, jour de fête dans toutes les unités Légion qui, chaque 30 avril, commémorent l’acharnement à combattre, des hommes du capitaine Danjou envoyés par Napoléon III faire une improbable guerre sur le sol mexicain. La geste héroïque est bien ancrée au cœur de chaque légionnaire, haute en couleur. Et pas seulement le rouge et le vert qui caractérisent les uniformes de la Légion. Pour figurer les trois légionnaires – Yuri le Brésilien, Kuch le Mongol et Shrestha le Népalais, échantillon représentatif du recrutement actuel de la Légion – Catherine Roch de Hillerin emprunte ses couleurs à sa palette, mais aussi à ses sentiments de mère d’un fils de 27 ans, officier légionnaire en Guyane. Le képi blanc et les épaulettes sont bien sûr les incontournables accessoires du prestige légionnaire mais, pour l’artiste, rendre compte de la chose militaire n’est pas qu’une affaire de décor : « *Quand je peins des soldats, je pense à l’ultime vérité de leur mission et à la tragique issue qui peut en résulter. J’ai devant moi des hommes et des femmes qui ont choisi de prendre le plus grand risque. Et il n’y a pas plus humain et fraternel que les liens qui unissent des gens à l’horizon desquels le pire n’est jamais loin. C’est cette vérité que je tente d’intégrer. En tant qu’artiste, j’apprécie bien sûr les cadres militaires si particuliers auxquels l’armée me donne accès. Mais, pour moi, l’essentiel est ailleurs. On ne peut faire ce travail qu’en mettant de la conscience, de l’émotion et de la chair dans les couleurs. Par respect non seulement pour l’uniforme, mais aussi pour la tenue, au sens large, d’hommes et de femmes qui se tiennent prêts avec droiture à donner leur vie pour leur mission et leur pays.* »

Cette artiste, qui est aussi peintre officiel de l’armée de l’air et de la gendarmerie, a intégré le corps des peintres de l’Armée après avoir été orthophoniste et professeur de lettres. Comme ses autres congénères, elle a d’abord participé aux salons des Peintres de l’Armée qui ont lieu tous les deux ans à l’initiative de chacune des trois armes. C’est là que sont sélectionnés les artistes qui reçoivent le titre de peintre agréé. Viennent ensuite, après une longue période de probation, la reconnaissance comme peintre officiel, établie par un jury selon un statut fixé en 1981. Peintre officiel, c’est en quelque sorte le graal des peintres de l’Armée attribué à vie par le ministre de la Défense sur proposition d’un jury composé d’officiers, d’artistes et de spécialistes du monde de l’art, avec parution au *Journal officiel*.

Le terme général de « peintre de l’Armée » désigne aussi bien des plasticiens que des photographes, des sculpteurs ou des graveurs qui peuvent cumuler leur agrément pour l’ensemble des forces armées.

Ils sont aujourd’hui une petite cinquantaine pour l’armée de terre, une quarantaine pour la Marine et une vingtaine pour l’armée de l’air et de l’espace. Soit au total un peu plus d’une centaine d’artistes, sachant que plusieurs d’entre eux sont titulaires pour deux, voire trois des composantes de la Défense. Tous ont pour devise « *Servir* ». Terme qui prend ici tout son sens puisque, si le statut de ces artistes leur accorde le droit de porter un uniforme avec rang de capitaine pour les peintres agréés et de commandant pour les peintres officiels de l’armée de terre, ces grades sont purement honorifiques. Ils ne s’accompagnent d’aucune solde mais permettent de porter un uniforme avec barrettes d’épaule mentionnant la qualité de peintre et donnant accès à des espaces militaires souvent interdits aux civils.

IMMORTALISER DES PERSONNAGES D’EXCEPTION

La sculptrice Nacéra Kainou, 60 ans, s’amuse, sans s’en moquer, de son titre de commandant car elle pense à son père, sous-officier d’active en Algérie qui en aurait été très fier. Dans l’atelier de cette créatrice reconnue internationalement pour l’expressivité de ses sujets, des étages supportent une extraordinaire réunion de célébrités dans laquelle Victor Hugo semble dialoguer avec Colette tandis qu’Antoine de Saint-Exupéry plonge son regard dans celui de Jean Cocteau. Drapée dans sa blouse maculée de glaise, elle apporte d’ultimes retouches au buste du père saint Charles de Foucauld qui sera prochainement installé dans la cathédrale Saint-Louis des Invalides. Une consécration pour celle qui s’attache à rendre visible l’invisible en faisant, par-delà la matière, dit-elle, « ressortir le caractère des personnages d’exception qui par leur vie et leur engagement ont renforcé nos sens »



Catherine Roch de Hillerin, au siège de la 13^e demi-brigade de la Légion étrangère, dans le camp du Larzac.



Ses modèles : des légionnaires, dans un atelier improvisé au sein de la Légion.



Grande tenue exigée lors de la commémoration de la bataille de Camerone.



Nacéra Kainou travaille sur un buste de Charles de Foucauld destiné à rejoindre une chapelle au sein des Invalides.



Jacques Rohaut, membre de l'Académie de marine, réalise des portraits de marins du porte-avions « Charles de Gaulle », à Toulon.



Eric Bari immortalisant sur la toile Ali Morsli, 84 ans, un ancien de la guerre d'Algérie, aujourd'hui résident du centre des pensionnaires des Invalides.



Jacques Rohaut finalise ce tableau d'une goélette.



Eric Bari dans son atelier parisien et ses toiles d'un grand réalisme.



À Brest, Christoff Debusschere peignant le « Mutin », construit en 1927, et toujours navire école de la Marine nationale.

“J’ai le sentiment de rassembler des moments de vie qui, mis bout à bout, font une histoire qui s’inscrit dans la grande Histoire”

de la rigueur et de la tenue tant sur le plan personnel que professionnel ». Propos qui prend tout son sens quand l’artiste anime à Toulon un atelier de sculpture dans le cadre du dispositif Athos de réhabilitation et de soutien aux militaires blessés psychiques, mis en œuvre par le ministère des Armées. Quelle que soit leur pratique, accompagnement autant qu’engagement résumant le sens profond de la mission de ces artistes auxquels l’armée n’impose aucun sujet, leur offrant juste la possibilité de s’exprimer en leur ouvrant les portes de ses casernes, de ses bases aériennes et de ses arsenaux, les invitant aussi à assister aux manœuvres sur terre comme sur mer mais n’achetant cependant leurs œuvres qu’avec parcimonie...

TOUS REÇOIVENT UN GRADE HONORIFIQUE
C’est donc dans un esprit désintéressé qu’Eric Bari, peintre officiel des trois armes, réalise des portraits de grands blessés à l’Institut national des Invalides où des victimes de guerre, civiles ou militaires, reçoivent des soins de grande qualité si l’on songe qu’on y accueille une dizaine de centenaires, anciens militaires d’active mais aussi victimes civiles, anciens résistants et déportés. Ce jour-là, dans la prestigieuse salle de Colonne, à l’entrée de l’Institut, Eric Bari a choisi de donner de la lumière au visage quelque peu figé d’Ali, 84 ans, grièvement blessé en Algérie et durement éprouvé par cinq années de captivité aux mains du FLN. Le visage de cire du vieux soldat s’éclaire peu à peu en suivant des yeux l’exécution de son portrait. Sans dire un mot, son timide sourire illustre de manière émouvante le sens profond du travail d’Eric. « Mon engagement artistique consiste à préciser et expliciter le lien qui unit les militaires à la nation. J’ai le sentiment de rassembler des moments de vie qui, mis bout à bout, font une histoire qui s’inscrit dans la grande Histoire. En retour, mon travail valide ce que j’ai envie d’être : un artiste libre engagé dans l’art comme d’autres le sont dans l’armée. »

Si les peintres des armées sont des engagés au sens large, il faut, pour le coup, avoir le sens du large quand on est peintre de la marine, la catégorie la plus ancienne du genre et la plus connue. Dans une brochure qui leur est consacrée, l’amiral Pierre Vandier, ancien chef d’état-major de la Marine et actuel major général des armées, écrit, en évoquant le format traditionnellement employé pour les sujets maritimes : « Combien d’armées au monde portent un nom dont le deuxième sens désigne une œuvre d’art ? » Les grades honorifiques de lieutenant de vaisseau pour les peintres agrégés et de capitaine de corvette



Dans sa maison atelier en Île-de-France, Christoff Debusschere a mis plusieurs mois pour peindre le SNLE « L'Inflexible », en voie de démantèlement.

“L’armée nous permet de voir des lieux et des paysages auxquels on n’aurait pas accès autrement. Comme passer le cap Horn”

pour les peintres officiels de la marine ne les empêchent pas de vivre au plus près la condition des soldats de mer, quand ils embarquent et vivent au milieu des équipages.

Officiellement reconnus depuis 1830, les peintres de la Marine existent depuis bien plus longtemps et sont les héritiers d’une tradition née sous Louis XIII et Richelieu. Leur généalogie compte des noms fameux comme Joseph Vernet, Albert Marquet, Paul Signac ou Yann Arthus-Bertrand. Jacques Rohaut, qui préside leur association, a eu un parcours atypique. Cet ancien avocat parisien, qui étonnait ses confrères en réalisant des croquis d’audience entre deux plaidoiries, a abandonné le barreau pour le pinceau. « *Homme libre, toujours tu chériras la mer !* », écrivait Baudelaire. Jacques Rohaut ne veut pas être un « *peintre de propagande* ».

AVOIR L’ÂME D’UN BOURLINGUEUR

À Toulon, alors que le porte-avions *Charles de Gaulle* est en cale sèche pour la révision générale intermédiaire qui a lieu tous les cinq ans, il va chercher dans le regard des simples matelots dont il fait le portrait, l’immense honneur de servir sur la cathédrale d’acier que bichonne une fourmilière de marins et d’ouvriers.

On n’est pas peintre de la marine si l’on n’a pas l’âme d’un bourlingueur. Christoff Debusschere, 61 ans, a fait

quatre fois le tour du monde sur des bâtiments de *La Royale*. « *L’armée nous permet de faire des choses, de voir des lieux et des paysages auxquels on n’aurait pas accès autrement. Comme arriver par la mer à Saint-Petersbourg ou passer le cap Horn.* »

Christoff Debusschere aime l’aventure, la mer et l’ambiance à bord mais aussi le bruit des machines, les éclats de soleil sur l’acier et les odeurs d’hydrocarbure qui évoquent son métier de peintre au sens le plus artisanal du terme : « *Faire de la peinture avec des pincesaux, des tubes de couleur, du diluant et de la lumière sans chercher à révolutionner l’art.* » Enfant, quand on lui demandait quel métier il voulait faire plus tard, Christoff répondait : « *Je veux faire Manet* » En rade de Brest, nous l’avons vu peindre comme on respire, sans croquis préalable, enchantant sur sa toile aussi bien l’austère *Rhône*, un bâtiment de soutien et d’assistance ultramoderne, que le romantique deux mâts école le *Mutin*, ancien thonier construit en 1927, aujourd’hui la plus ancienne unité navigante de la Marine nationale.

Chaque artiste rend compte de la vie de nos armées dans un style qui lui est propre. Loin des idées reçues sur la rigidité du caractère militaire, les peintres de l’Armée sont avant tout des passeurs d’humanité qui rappellent que nos soldats sont d’abord des êtres de chair et de sang. ■

Jean-Moïse Braitberg